

LA SAINTE FAMILLE

De Louis-Do de Lencquesaing

Télérama



Une jolie chronique dans la veine de Sautet

Jean (Louis-Do de Lencquesaing), anthropologue réputé grâce à sa théorie sur les anguilles, devient ministre de la Famille : un sujet qu'il connaît bien en théorie, mais qu'il est loin de maîtriser en pratique tant la sienne est pleine de faux-semblants, de secrets, et de sentiments inavouables. Ainsi, lorsqu'il se retrouve dans la même pièce que sa cousine au visage de madone (Laura Smet) dont la conception ne fut guère immaculée...

Bienvenue dans un tableau de famille noble et un peu piquée, donc piquante : la mère (Marthe Keller, formidable) vouvoie ses enfants. Dans un mélange tout aristocratique de détachement et de nervosité, elle orchestre l'héritage de sa propre maman qui n'est pas encore morte — belle idée d'être allé chercher Brigitte Auber, la petite voleuse de *La Main au collet*, de Hitchcock, qui porte beau à 91 ans... Chez ces gens-là, monsieur, on ne tient pas en place, on bouge sans cesse, pour garder contenance, ne pas avoir à dire je t'aime, et la caméra les suit, telle une... anguille dans les couloirs, entre deux portes, ou devant des surfaces réfléchissantes qui trahissent leurs vertiges.

Loin, donc, d'un énième film embourgeoisé sur les petits tracas existentiels des gens bien nés, cette comédie dramatique à particule jette une lumière singulière sur les mystères et les origines de toutes nos névroses... Est-ce la manière dont les personnages passent de bistrot en maisons à la campagne, la nuit ? Ou encore la trompette de la bande originale qui les accompagne et évoque les compositions de Philippe Sarde ? En tout cas, Louis-Do de Lencquesaing pourrait revendiquer une place dans la famille de Claude Sautet. D'ailleurs, devant sa caméra, la fiévreuse beauté de Laura Smet rappelle parfois celle de Romy Schneider...

Guillemette Odicino

LA SAINTE FAMILLE

De Louis-Do de Lencquesaing

FIGARO SCOPE

**La famille dans de beaux draps....
Léger, élégant, profond**

Le cinéma sert à s'inventer des vies et des métiers. Louis Do de Lencquesaing, acteur racé et trop rare, ne se gêne pas. Dans *Au Galop*, son premier film comme réalisateur, il jouait un écrivain. Cette fois, dans *La Sainte Famille*, il est Jean, anthropologue et universitaire réputé. Cela lui vaut d'être nommé ministre de la Famille. Un conseiller lui soumet un discours lénifiant : « La famille reste le socle du vivre ensemble. » « Le socle de la névrose surtout, répond Jean, et je n'ai rien contre la névrose. »

La névrose crée du romanesque. Et la famille de Jean est romanesque, comme la plupart des familles. Une mère envahissante et autoritaire (Marthe Keller, très drôle), un frère alcoolique (Thierry Godard, très bien), une cousine dont il est amoureux (Laura Smet, très belle), une femme toujours partie à Tanger pour son travail (Léa Drucker, très fine), deux filles dont l'une est adoptée... Sa bonne famille ressemble à une belle et vieille maison. Elle prend l'eau par endroits. De là à en faire un drame.

La Sainte Famille, autofiction légère et comédie mélancolique, a la délicatesse de certains films d'acteur. **Louis-Do de Lencquesaing aime ses partenaires. Il sait s'effacer pour les laisser exister. Et sous ses airs nonchalants, il parle de tout ce qui importe vraiment : l'amour, la mort.** On compte tout de même deux enterrements, une naissance et un beau secret de famille. **Et si Louis-Do de Lencquesaing était le Nanni Moretti français?**

Étienne Sorin

LA SAINTE FAMILLE

De Louis-Do de Lencquesaing



**Un roman familial sur un égotiste sans ego,
finalement attachant à force de détachement**

L'acteur Louis-Do de Lencquesaing promène son regard triste et son éloquence traînante de film en film, comme s'il incarnait à chaque fois une nouvelle variation du même personnage de bourgeois charmeur et désabusé, avec plus ou moins de sympathie ou d'arrogance selon les rôles. **Dans *La Sainte Famille*, son second long métrage en tant que réalisateur, dont il est aussi l'interprète principal, on le retrouve avec un surplus de douceur et de spleen.** Très librement autobiographique, le film s'attache aux rapports d'un quinquagénaire avec sa famille aristocratique, saisie en plein inventaire matériel et intime, triant bibelots luxueux, conflits larvés et petits secrets avec une quasi-absence de pathos.

En tant que énième portrait de famille, le film peut sembler bizarrement dédramatisé. Or c'est précisément dans cet apparent relâchement que réside sa singulière audace, Lencquesaing y poussant très loin le désenchantement et le désengagement qui caractérisent grand nombre de ses précédents rôles, jusqu'à atteindre une sourde mélancolie. Lorsque Jean, anthropologue et universitaire médiatique, est soudain nommé ministre de la Famille, ni le personnage ni le film n'en font tout un plat, comme si cela n'avait pas beaucoup plus d'importance qu'un changement de costume.

Cette désinvolture révèle en fait le cœur du problème du personnage et de son milieu : chez eux, rien ne fait véritablement événement, tout est vécu sans passion, presque sans émotion. On s'étonne de ceux qui pleurent aux enterrements, un grave secret familial est révélé et reçu sans grand émoi et, surtout, il semble que dans cette famille on fait des enfants sans amour, parce qu'il faut se reproduire, ou par accident. Ça n'empêche pas de les aimer, sans effusion et maladroitement. **Chez ces aristocrates, le drame est que rien ne fait drame. Et le film joue lui-même ce jeu en nous plongeant dans les névroses de l'aristocratie sans en faire un mélo, ni une critique sociale, à peine une comédie.**

LA SAINTE FAMILLE

De Louis-Do de Lencquesaing

Les Echos

La dernière bonne nouvelle de l'année du côté du cinéma français

Sale temps pour le prof de fac. Universitaire reconnu, Jean souffre mille maux dans sa famille où l'on semble éprouver un malin plaisir à lui gâcher l'existence. Sa vieille mère, une aristocrate mi-fantasque mi-acariâtre, ne pense qu'à elle-même et le toise avec un souverain mépris. Son frère, un marginal alcoolique, lorgne avec ostentation sur son compte en banque. Sa compagne obéit à des humeurs imprévisibles et envisage de refaire sa vie ailleurs. Ses gamins, enfin, affichent des désirs d'émancipation de plus en plus vindicatifs. Un deuil et la réapparition d'une jeune femme perdue de vue depuis des lustres ne vont pas tarder à bouleverser plus encore le quotidien de Jean. Mieux (ou pire) : par un étrange concours de circonstance, le parcours professionnel du héros infortuné subit une brusque bifurcation. L'universitaire, un rien dandy et dilettante, est en effet recruté par un parti politique influent et se retrouve nommé du jour au lendemain... ministre de la Famille. Un violent paradoxe pour cet homme qui peine à vivre en paix avec la sienne.

Acteur souvent convaincant au cinéma (notamment dans *Le Père de mes enfants* de Mia Hansen-Love) et à la télévision (dans la série *Engrenages* de Canal +), Louis-Do de Lencquesaing mène en parallèle une étonnante carrière de cinéaste. **Sept ans après *Au galop*, son prometteur premier essai, il confirme la singularité de son talent dans *La Sainte Famille*, une chronique familiale intimiste qui, contrairement à beaucoup d'autres, ne manque ni de fantaisie ni de profondeur.** Comment composer avec les désirs et les diktats de ses proches ? Comment réinventer sa vie alors que les vents contraires s'accumulent ?

Avec son humour et ses ruptures de ton inattendues, le film, en dressant le portrait amusé d'un prof et ministre qui ne gouverne pas grand-chose dans son existence, échappe au psychologisme, instaure un charme troublant et, sans jamais s'abîmer dans l'explication de texte, soumet à la question des problématiques corsées : le lien, la responsabilité, l'héritage... Incarné par des comédiens impeccables - autour de Louis-Do de Lencquesaing, alias Jean, figurent notamment Laura Smet, Marthe Keller et Léa Drucker - ***La Sainte Famille* se distingue du tout-venant grâce à sa douce extravagance et à sa radiographie sensible de la crise d'identité.**

Olivier de Bruyn

LA SAINTE FAMILLE

De Louis-Do de Lencquesaing



Un portrait de famille tendre et tragi-comique

L'acteur Louis-Do de Lencquesaing retrouve la réalisation après *Au Galop* (Semaine de la Critique 2012) et fait un grand pas en avant tellement il embrasse avec densité et justesse l'étendue de son sujet : la famille. Il incarne Jean, universitaire qui se retrouve ministre de la Famille, père de deux filles, entouré de son épouse (Léa Drucker), sa mère (Marthe Keller), de ses cousine, mamie, frère... **Les scènes de ce film choral se succèdent avec une belle fluidité pour faire exister cette galerie de personnages qui se croisent.**

Avec bienveillance et discrétion, sans jugement ni condescendance, le réalisateur dresse un portrait balzacien d'une famille bourgeoise à Paris sur laquelle il porte un regard à la fois tendre et nonchalant. Il aborde les questions sociétales et la sexualité (PMA, GPA, adultère, homosexualité révélée du frère) avec élégance, dans un balancement entre la sphère privée et la sphère publique, entre les conventions et les mauvaises conduites, sans départager ses personnages entre le camp des progressistes et celui des conservateurs.

Sans manichéisme, sa seule obsession est de représenter la famille comme un îlot de résistance aux mouvements du monde, un repère où se réfugient les solitudes et où les secrets peuvent s'épancher. **La mise en scène de Louis-Do de Lencquesaing est à ce titre exemplaire,** favorisant les plans-séquence qui permettent de préserver dans le cadre les trajectoires de ses personnages et de constater leurs interactions.

La jubilation que provoque ce film tient aux instants de comédie derrière lesquels se cachent une grande mélancolie. Tel le Robert Guédiguian des riches, ou le Claude Sautet du 21^e siècle, l'acteur-réalisateur anime sa troupe avec une émouvante sincérité.

Benoit Basirico

LA SAINTE FAMILLE

De Louis-Do de Lencquesaing

CHARLIE HEBDO

La justesse

Une petite fille vient de traverser Paris toute seule en métro parce que son arrière-grand-mère est morte. Son père est paniqué, il l'appelle, la petite fille est assise sur un fauteuil dans la chambre de son arrière-grand-mère, le combiné du téléphone contre l'oreille, elle est triste et voudrait faire quelque chose ; son père lui suggère d'aller l'embrasser, elle y va. Là, petit miracle : la caméra ne suit pas l'enfant, elle filme le fauteuil vide, et à la place de ce vide, apparaît un rectangle de lumière bleu pâle. La chambre est dans la pénombre, les rideaux sont tirés ; mais la lueur d'une bougie allume du bleu — une miniature de ciel découpé dans le deuil. C'est une scène de *La sainte famille*, le nouveau film de Louis-Do de Lencquesaing, et ce bleu pâle agit comme le célèbre « petit pan de mur jaune » dans Proust : les détails sont des étincelles sensuelles ; ils élargissent la délicatesse et font battre nos cœurs.

Les moments de délicatesse sont plutôt rares ces temps-ci, vous ne trouvez pas ? Et un monde sans détails ne serait-il pas un cauchemar ? **Voici donc un film qui, à l'inverse de tous ces produits résorbés dans leur propre pitch, nous comble par sa douceur subtile** : il raconte avant tout comment la lumière passe (ou ne passe pas) entre les êtres.

C'est l'histoire d'un type, un anthropologue, qui devient ministre de la famille. C'est raconté avec drôlerie : il doit sauver la famille alors qu'il est débordé par la sienne (sa femme le quitte, sa grand-mère meurt, il n'a rien compris à la sexualité de son frère, et par-dessus le marché un bon vieux secret de famille resurgit). Au lieu de nous asséner des idées sur la soi-disant « mort de la famille », sur le « mariage pour tous » et tous les riens du mariage, ***La sainte famille*, au titre subtilement ironique (plus on est de saints, plus on rit, disait Lacan), nous convie à une comédie à l'humour mélancolique, où la fragilité se révèle une figure de la vérité.**

Il y a Marthe Keller, géniale de fantaisie survoltée, Laura Smet, ombrageuse et dorée, qui embarque le désir vers d'autres rivages (car peut-on réellement jouir en famille ?) ; et Léa Drucker, dont la pudeur est comme toujours un camaïeu limpide. **Ces trois actrices merveilleuses portent un film où Louis-Do de Lencquesaing, à la fois réalisateur et acteur, excelle en ministre accablé qui vouvoie sa mère.** En allant voir *La sainte famille*, j'avais dans la poche un livre de Serge Daney, le grand critique des Cahiers du cinéma des années 80. Je l'ai ouvert au hasard et suis tombé sur cette phrase : « La justesse est le fardeau de celui qui vient “après” ; l'innocence, la grâce terrible accordée au premier venu ». Voilà : un film juste. La justesse comme fardeau. La belle fatigue du regard à maintenir sur les autres. Ajuster, endurer, aimer.